Homélie du 19 juillet 2020

Matthieu 13, 24-43

Les paraboles du Royaume montrent différents aspects de notre relation avec Dieu, car le Royaume ne désigne pas un territoire, mais une relation : la relation de chacun avec son Roi.

Ainsi, la parabole du semeur raconte comment nous pouvons perdre ou faire fructifier cette relation ; celle du grain de moutarde montre comment elle peut commencer de manière très modeste avant de s'élargir au point que d'autres viennent s'y réfugier ; celle du levain dans la pâte montre comment notre relation avec Dieu peut soulever toute notre vie…

Ici, la parabole de l'ivraie et du bon grain nous montre comment la relation avec Dieu peut-être mêlée de bon et de mauvais sans que nous sachions comment nous en dépêtrer.

Nous voyons bien par expérience que notre relation avec Dieu n'est pas pure, qu'elle est mêlée d'amour propre et d'intérêts personnels. Sans cesse, nous sommes pris en flagrant délit de préférer notre volonté propre, notre jouissance et tout ce qui nous arrange, à la rencontre de Dieu dans la prière ou dans le service de nos frères et sœurs. Comme le note St Paul, nous ne faisons pas le bien que nous voulons et nous faisons le mal que nous ne voulons pas. Notre relation avec Dieu est ainsi constituée d'ombre et de lumière mêlées.

D'où viennent ces zones d'ombre ? Assez souvent, nous ne le savons pas. Et le savoir ne suffit pas toujours à nous en sortir. Elles sont apparues en nous en même temps que s'éveillait le désir de vivre selon la volonté de Dieu. Comme l'ivraie au milieu du bon grain. L'ennemi a travaillé dans la nuit de notre conscience, à notre insu.

Et c'est finalement cela que retient notre Dieu. Nous n'avons pas voulu ces zones d'ombre en nous. Même si nous avons consenti à une complicité avec elles, elles trahissent notre désir profond. Elles ne sont pas le fond de notre être. C'est du bon grain que Dieu a d'abord semé en nous, pas de l'ivraie. Ce qu'il nous a donné le premier, c'est la vie dont nous vivons, sa propre vie. Ensuite seulement, a surgi en nous ce qui menace la vie donnée à l'origine.

Avec une patience à la fois confiante et souffrante, Dieu consent à ce mélange en nous, de peur d'arracher la vie en même temps que ce qui la menace. La patience de Dieu nous invite à être nous aussi patients à l'égard de nous-même. Nous sommes pécheurs et, d'une certaine manière, nous n'y pouvons rien. Pas plus que nous n'avons de pouvoir sur la grâce du pardon. Ce qui ne revient pas à dire que nous n'avons rien à faire. Nous avons des combats intimes à mener contre notre complicité avec le péché. Mais sans vouloir nous sauver nous-mêmes et sans désespérer de nos chutes répétées.

Un temps viendra, annoncé dans la parabole, le temps de la moisson, où Dieu lui-même fera le tri et brûlera l'ivraie qui défigure son champ et notre vie. En attendant, demeurons dans la confiance qui est la sienne : l'ivraie – le péché – n'a pas le pouvoir d'empêcher le blé – notre vie – de donner ses épis, sa farine et son pain. Même mêlée d'ombre et de lumière, notre relation avec Dieu est une alliance éternelle dont il prend soin. Le signe clair en est que nous percevons ce mélange et que nous en souffrons.

Ayons confiance que ce n'est pas pour toujours.